

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Les années molles

François Hébert

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31075ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Hébert, F. (1986). Les années molles. *Liberté*, 28(5), 74–78.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

FRANÇOIS HÉBERT

## Les années molles

Finis les *dazibaos*: il n'y a plus de mots d'ordre. Plus de nationalisme, plus de socialisme, plus de projet collectif. Même l'écologisme bat de l'aile, une aile résignée à porter sa part de goudron. On imagine Pierre Elliott Trudeau ricanant sur le bord de sa piscine, se répétant le fameux mot: finies les folies! Finies nos années folles, voici les années molles. Voici la déconfiture, celle qu'annonçait un Denys Arcand amer dans *le Confort et l'Indifférence*.

On lui avait reproché une sorte de snobisme, celle de l'intellectuel qui regarde de haut les tribulations du petit peuple, personnifié dans un Jean-Pierre Ronfard au verbe ronflant et citant Mahiavel pour dénoncer la naïveté du dit peuple, guidé par des chefs non moins naïfs, enfermés dans leur idéal comme dans un suaire, et n'agissant jamais que pour la forme, pour le drapeau, pour des signifiants vides, pour les seuls symboles de la liberté, de la dignité et de l'indépendance. Beaux mots, grands mots, mais mots.

Nous voici encore tout nus dans *le Déclin de l'empire américain*, mais voici nos intellectuels avec nous, le cul à l'air, pas plus reluisants que ces épais qui, à la fin de l'autre film, bichonnaient leur camionnette ornée de longues flammes et de paysages psychédéliques, leur véhicule *all-dressed*, garni d'un mini-bar, d'un système de son, d'une moquette mauve et de coussins lime, de tous les gadgets les plus voyants de l'américanité. Nos intellectuels, cette fois, ont un peu plus de goût, mais c'est du pareil au

même: le chalet où ils passeront la nuit tient d'un salon funéraire où c'est eux qui sont exposés, d'un mausolée, malgré les belles boiseries et les plantes suspendues, ou précisément à cause d'elles; et le lac que le chalet surplombe tient d'un marais où la vie stagne ou manque. Les couleurs du paysage flamboient dans un automne offert à des aveugles, et la neige finira par recouvrir tout ça pour le générique de la fin: le froid, la stérilité, la mort, l'oubli, le vide s'installent. On rentre chez soi avec un motton dans la gorge. Le film a été drôle; la fin, pas du tout. Je revois Louise Portal comme crucifiée à sa fenêtre, regardant dehors les yeux fermés, et qu'un sordide individu, pas rasé, macho à mort et aussi subtil qu'un Hell's Angel, encule — pardonnez l'expression, mais c'est la réalité.

Autant *le Confort et l'Indifférence* pouvait permettre aux intellectuels de reporter le blâme de la déconfiture nationale sur le peuple, autant *le Déclin de l'empire américain* paraît intimider le peuple, qui rira bien de nos intellectuels, de les blâmer, eux, de l'échec référendaire, dont ils sont, comme dans une équation mal calculée, l'agaçant *reste*. Car nous voici non pas conduits à une réflexion sur le déclin de l'empire américain, comme le titre l'annonçait ironiquement, mais à l'examen de l'état de notre nation, bien qu'il n'en soit jamais explicitement question dans le film, un petit tour de force à signaler. Nous voici dans le *post coïtum politicum*: baisés, comme on dit. Au sens figuré. Ou fourrés, si vous préférez. Il ne reste plus qu'à baiser au sens propre, à se perdre dans la chair jusqu'à la nausée, jusqu'à l'aube tragique, le moment du réveil et de la désillusion comme dans *Tristan et Iseut*, ou mieux, comme sur la *Méhinne* à quatre heures du matin, quand les maquillages coulent et qu'on assassine Edouard, le travesti de Michel Tremblay, et en même temps tous nos petits rêves.

Il faut dire qu'on avait beaucoup ri: le comportement de *l'homo quebecensis intellectualis*, dans tous ses raffinements et toutes ses perversions, anodins ou spectaculaires, de la masturbation à la partouze en

passant par l'homosexualité, le voyeurisme, l'innocence, le donjuanisme et toutes les variantes du sado-masochisme, sans oublier bien sûr des ersatz d'amour, d'amour-passion, d'amour-tendresse, d'amour-amitié, d'amour-passe-moi-le-beurre *and what not*, son comportement, dis-je, non moins que celui de la femme, est finement décortiqué. Mais personne ne s'en tire indemne; chacun se blesse à son propre jeu. On passe d'un jardin de délices frelatées à l'enfer de la déconvenue. De quelque façon qu'on l'envisage, ici l'amour est mortel, suicidaire et absurde. Et il cache des choses.

Le personnage le plus important est probablement Mario, le *bum* joué par Gabriel Arcand, dont l'inquiétant faciès, apparu comme une mouche inopportune dans la moustiquaire du chalet dès le début du film, viendra troubler une soirée qui s'annonçait pourtant légère et agréable, dans un décor bourgeois, feutré, civilisé. Tout était pastel, décor, humour et sentiments, comme dans *Du tac au tac*; arrive un microbe, un gros. La pastourelle tourne au vinaigre. Cheveu dans la soupe ou bâton dans la roue, ce bum est *le Corps* personnifié, le corps noir mais pur, l'aboutissement de tous les autres qui se complaisent dans de pâles coucheries, craintivement inachevées; il est l'essieu de leurs rêves. Peut-être n'ai-je pas entendu, car plusieurs répliques se perdent, la salle riant assez grassement, mais je m'étonne que ce diable ne prononce jamais le mot *fuck*, sésame de son charme noir, clef du film dans ses deux formes, active et passive: on est pas mal fucké, merci.

Voici donc le survenant moderne, un nouveau «démon des routes» comme disait Germaine Guèvremont. Mais il n'est pas étranger; il vient bien de chez nous. De l'Est s'entend, non pas d'Outremont; les autres sont l'Ouest, un Ouest francophone s'entend, non moins bien de chez nous. Avec toutes les allusions qu'on faisait au début du film sur les étrangers, on pouvait croire que le Québec s'ouvrait au monde; en fait, il se referme. Nous restons entre nous. Dessus nous, dessous. Sens dessus-dessous. Pêle-mêle. Neu-

rones et jambes mêlés. Clôturés. Incestueusement liés dans la pesante légèreté de la satisfaction physique et intellectuelle, de la résignation et de l'à-quoi-bon. Descendant dans la fosse commune. D'un pas gai, quand même...

Nos intellectuels restent perplexes devant le bum; mais ils n'iront pas jusqu'à se remettre en question devant lui. Leur système est trop bien rodé; leur *container* est étanche et qu'on les *shippe* dans le néant ne leur fait ni chaud ni froid. D'la marde! On s'en fout! Vogue la galère et chacun pour soi! Mettez-vous le monde où je pense: nous, on se met. En cachette surtout. On en parle aussi, c'est notre ultime sujet de conversation. Il est vain, c'est vrai, devant l'acte; et nous sommes creux, mais *ne nous le dites surtout pas!* Le bum aura le mauvais goût de le leur dire; illico il sera expulsé. La pornographie était une affaire publique; la voici entrée dans les maisons, dorénavant closes, et dans les mœurs et dans les valeurs. Si l'analyse d'Arcand est juste, on mesure l'hypocrisie qu'il y a, chez les féministes et d'autres, à vouloir ôter les revues comme *Playboy* des étagères des commerçants, qui ne vendent que ce qui se vend. Cachez-moi cette réalité que je ne veux voir! Mais *Playboy*, les danseuses nues et tout le bataclan, tout ça n'est pas plus qu'un reflet; on ne supprimerait pas le soleil en jetant, de jour, une couverture sur la terre.

Reprochera-t-on cette fois à Arcand d'avoir médité de l'amour, le réduisant à une libido et grandissant cette libido aux dimensions de l'amour? Mais n'est-ce pas ce que tant de gens font? Pas seulement des universitaires: ils sont ici la cible apparente, et qui donnera peut-être, hélas, bonne conscience aux non-instruits, réels ou sur papier. Si les vrais universitaires sont comme ceux du film, ils doivent cependant partager une part plus grande de la responsabilité, parce qu'ils sont ceux qui pourraient et devraient penser notre déconfiture morale. Or ils ne pensent, dans le film, qu'à ça, comme on dit; ils sont nés, pourrait-on dire, pour un petit sein. Pour ma part, je ne pense pas qu'Arcand en veuille aux universitaires,

pas plus qu'il ne fait de son bum un héros. Il nous demande plutôt: quelles sont aujourd'hui nos valeurs? Et il reproche à ses personnages de ne pas se le demander sincèrement, de jouer les autruches en se cachant le nez dans les divers orifices de leurs partenaires.

Ne s'agit-il pas ici, essentiellement, d'une allégorie sur le Québec? Après les tonitruants mots d'ordre, voici les orgasmes de la déroute. *Requiescant in culibus!* Cela dit, l'empire américain, lui, grimpe toujours vers son apogée; c'est nous qui déclinons. *Ite, filmum est!* On débande; finie la farandole, voici la débandade des années molles. Il y eu *Deux femmes en or*; voici quelques couples tordants et tordus, en fer blanc mou. Sarcastiquement vôtre, et pas «juste pour rire»...